



Un bout de Camargue sous plastiques

Depuis le curage d'un canal, une bande de 5000 m² de déchets souille la réserve naturelle des Coussouls de Crau.

Un désastre au cœur d'une steppe d'une rare richesse biologique.

Par **LAURE NOUHALAT**
Envoiyée spéciale à Arles
Photo **OLIVIER METZGER**

Dans le ciel azur, des milans noirs de retour d'Afrique se laissent porter par le mistral. Ils survolent un bout méconnu de Camargue, la réserve naturelle des Coussouls de Crau, une steppe d'une rare richesse biologique et archéologique. Entre les chênes, les caillasses et les marais asséchés, ces migrateurs aperçoivent sûrement le nouveau biotope qui fait parler de lui : une bande de près de 5000 mètres carrés de déchets en plastique abandonnés au soleil.

«On peut aller sur la Lune, mais nettoyer ça, on ne sait pas !» Michel Gallon en a gros sur la patate. Quand il vient nourrir ses taureaux de corrida chaque matin, le manadier ne peut échapper à un triste paysage. Au bout de son terrain, délimité par le canal de centre-Crau, une route de plastique longue de 1 kilomètre et large de 5 mètres. Quand il l'emprunte, il reconnaît des emballages de pâtes, des pochettes de serviettes hygiéniques, une tente canadienne, des sacs de toutes les tailles et de toutes les couleurs entremêlés à une vase séchée par le soleil.

Odeurs pestilentielles et nuées d'oiseaux

Michel Gallon a découvert ce désastre en décembre ou en janvier, il ne sait «plus très bien». C'est arrivé au moment du curage du canal, une opération rendue nécessaire à cause de la jussie, jolie plante aquatique particulièrement invasive. «Comme l'eau s'écoulait mal, nos terrains étaient régulièrement inondés», signale le manadier aux yeux bleus glacés. L'écoulement vif du canal est aussi capital pour les chasseurs camarguais qui s'en servent pour inonder les marais et attirer le gibier d'eau. «Le dernier curage a eu lieu il y a trente ans, explique Guy Montoux, président de l'ASA, groupement en charge de l'entretien des ouvrages collectifs d'irrigation dont fait partie le canal. Avec l'abondance de jussie, la mairie de Port-Saint-Louis nous a demandé de curer cette roubine.» Avant l'opération, Montoux affirme que l'ASA a mené des sondages. Les racines de la jussie s'infil-

L'eau s'écoulait mal à cause de la jussie, une plante aquatique invasive. Les terrains étaient inondés. Même si la présence de déchets n'était pas une surprise, le retrait de la plante restait une priorité.

trèrent si profondément dans la vase qu'il faut ratisser le fond du canal, sa vase et tout ce qu'elle emprisonne, déchets compris. «On savait bien que c'était gorgé de sacs plastique.» Qu'importe, le retrait de la plante reste la priorité. Ce qui fut décidé cet hiver. L'existence de ces sacs n'est une surprise pour personne. Ils ont été emportés par le mistral pendant des années. «Le mistral n'y est pour rien, peuchère ! s'exclame le président de la Société communale de la pêche en eau douce. Tout ça provient de l'ancienne décharge d'Entressen, la plus grande décharge à ciel ouvert d'Europe.» Fermée en 2010 et réhabilitée en ferme solaire depuis lors, ce site a été une nuisance durant plus de vingt-cinq ans, avec ses odeurs pestilentielles, ses nuées d'oiseaux et son ballet aérien de plastiques. Long-

temps, les Coussouls broutés par les moutons ont été balayés par nos emballages, qui atterraient aussi dans le canal. Vingt-cinq années de dépôts doivent aujourd'hui être curés. «J'avais déjà signalé ce problème en 1991», note Jean-Michel Gay. Cet ancien adjoint au maire se souvient aussi d'avoir alerté les institutions responsables de la décharge à l'époque mais sans résultat. «Ils ont promis de nettoyer mais là, en pleine période d'élections, tout le monde fait le mort», s'amuse un naturaliste du cru. Or, les sédiments de plastique mis au jour sèchent en plein soleil et risquent à nouveau de s'éparpiller. Il y a urgence à tout retirer.

Pour le maire de Port-Saint-Louis-du-Rhône, Jean-Marc Charrier (PCF), ce n'est «certainement pas à la commune de prendre ce nettoyage à sa charge mais aux responsables de cette pollution». Tous les regards se tournent donc vers les gestionnaires de l'ancienne décharge d'Entressen, Marseille Provence Métropole (MPM), la communauté urbaine de Marseille. «Une bonne partie des plastiques provient probablement de la décharge, confirme Jean-Marc Metz, directeur général adjoint des services urbains de proximité, et même si tous ces plastiques ne viennent pas d'Entressen, nous prendrons nos responsabilités.»

Les équipes de MPM se sont rendues sur place pour évaluer le coût du nettoyage. Environ 100 000 euros, selon Jean-Marc Mertz. «Il faudra procéder par criblage, trier les sacs et laisser les limons sur place.» Les plastiques, eux, termineront à l'incinérateur de Fos-sur-Mer (Bouches-du-Rhône). «Nous ne pouvons pas laisser cette situation telle quelle, prévient Charrier. Le curage est stoppé alors qu'il reste d'autres canaux à nettoyer car la jussie, elle, continue de proliférer.» Pour les curages ultérieurs des autres portions du canal, MPM souhaite intervenir en amont et avec les autres potentiels pollueurs. «Certains plastiques sont d'origine agricole», signale-t-il.

Au bonheur des lézards ocelés

C'est un spectacle d'autant plus désolant que l'écosystème est exceptionnel. Le canal se trouve dans une zone classée Natura 2000, au sein du parc naturel régional de Camargue. De fait, le site est un paradis pour les naturalistes. Les Coussouls alternent avec une zone végétalisée traversée par des canaux, dont celui du centre Crau qui va se déverser dans l'étang du Landre.

Sous les tas de pierres dressés par des prisonniers français pour éviter un débarquement aérien lors de la Seconde Guerre mondiale, les lézards ocelés ont trouvé leur bonheur. Les abords du canal forment également un site privilégié pour la reproduction des tortues cistudes menacées d'extinction. «Je me demande d'ailleurs si c'était bien malin de curer le canal en plein hiver car, en ce moment, les tortues nichent sous la vase», s'interroge Anthony Olivier, bénévole de l'association de protection de la nature Nacicca. A part Michel Gallon et quelques autres, personne ne connaissait l'existence de cette pollution sauvage, jusqu'à ce qu'un des membres de Nacicca qui «passait par là» donne l'alerte. Depuis, l'association mobilise tous ses réseaux dans l'espoir d'activer le retrait de ce canal de déchets. Et de redonner ainsi à la Crau sa beauté naturelle. ◆



A l'extrémité du terrain du manadier Michel Gallon, une route de plastique de 1 km de long sur 5 m de large.

DÉCÈS L'anthropologue et économiste, grand connaisseur de la biodiversité, est mort.

Jacques Weber, disparition d'un spécimen rare

Lhiver a été rude pour le monde de la biodiversité en France. Après Robert Barbault du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), disparu en décembre, c'est au tour de Jacques Weber, son frère de recherche, ami de toujours, de lui fausser compagnie. Inconnu du grand public, ce fort en gueule attiré d'abondantes moustaches était un grand esprit et un grand scientifique. Économiste et anthropologue, il a contribué à la compréhension des «interactions entre organismes vivants dans des milieux en changement», sa définition de la biodiversité. «La biodiversité, disait-il, n'est pas une somme d'espèces mais une somme d'interactions entre organismes, parfois même au sein d'une même espèce.»



L'envers. Né à Yaoundé, il vécut les dix-huit premières années de sa vie au Cameroun dont il parlait encore les langues traditionnelles. Ses premiers travaux portèrent d'ailleurs sur l'économie des pêches dans ce pays, puis au Sénégal. Il a également travaillé sur les forêts naturelles, la faune, la flore, avec un intérêt particulier pour les modes d'appropriation et les processus de décision concernant ces ressources naturelles renouvelables. Proche de la Nobel d'économie Elinor Ostrom, théoricienne des biens communs, il l'avait accompagnée tout au long de sa tournée française. En tant qu'économiste, Jacques Weber a pris part au débat sur la monétarisation de la nature. Il défendait l'idée d'une approche par les coûts et non par les prix. Longtemps, on n'a pas considéré que le renouvellement des ressources dépend du niveau d'extraction qu'on en fait. Le prix du poisson, par exemple, ne devrait pas seulement dépendre de l'effort du pêcheur et de ses investissements, mais aussi du coût de l'extraction en tant que telle. «C'est une approche beaucoup plus complexe car elle intègre

les coûts de l'inaction, les coûts évités, les coûts de substitution. C'est une façon de calculer à l'envers», signale Michel Trommeter, directeur de recherche à l'Inra. Tout au long de sa carrière, Weber a fait le choix de la transversalité. En 1983, il a intégré l'Iframer (institut de

recherche sur la mer) au sein duquel il a créé le département d'économie. En 1993, c'est au Cirad qu'il monte une unité de recherche sur la gestion des ressources renouvelables et de l'environnement (Green) et, fin 1998, il constitue le département «expertise et valorisation» de l'Institut de recherche et développement (IRD). En 2002, il prend la direction de l'Institut français de la biodiversité, groupement d'intérêt scientifique devenu la Fondation pour la recherche sur la biodiversité (FRB). Grand pédagogue, il avait accepté de diriger l'association les Petits Débrouillards qui popularise la science auprès des enfants. «Il disait que son nom était prédestiné : dans Weber, il y a web qui signifie réseau. Il aimait créer des liens entre les humains», raconte Hélène Leriche, conseillère scientifique de la Fondation pour la nature et l'homme.

Hauteur. «Provocateur, visionnaire, pédagogue», c'est ainsi qu'un ouvrage lui étant consacré présente Jacques Weber. Il aimait Pierre Dac et Georges Brassens, se disait anarchiste dans l'âme et ne gardait pas sa langue dans sa poche. Il aimait rappeler qu'il n'y avait pas «d'enjeu de biodiversité, seulement des questions entre humains à propos de la biodiversité». «Il donnait de la hauteur aux choses», signale Hélène Leriche. Amoureux de la diversité, il pestait contre l'américanisation du français. «Il corrigeait tout le monde, confirme Leriche. Quand quelqu'un disait "les hommes...", il le reprenait : "Où sont les femmes ?" Il préférait le terme "humains".»

L.N.